

## **Discours de soutenance**

### **La nature urbaine selon Ildefonso Cerdá.**

#### **De « l'idée urbanisatrice » à « l'urbanisation ruralisée »**

Madame la Présidente,

Mesdames et Messieurs les membres du jury,

Mesdames, Messieurs, chers collègues,

Je tiens tout d'abord à remercier les membres du jury pour leur présence, pour la lecture de la thèse qui leur est soumise aujourd'hui, et pour les remarques qu'ils formuleront afin de me permettre d'approfondir mon travail et d'améliorer ma réflexion. Qu'il me soit également permis d'exprimer toute ma reconnaissance à mon directeur de recherche, le Professeur Daniel Le Couédic, qui m'a accompagné tout au long de ces années de doctorat, ainsi qu'à Patrick Dieudonné et Frédéric Bioret, respectivement directeurs de l'Institut et du laboratoire de géoarchitecture, qui m'ont donné à deux reprises la possibilité de séjourner à Barcelone afin d'y poursuivre mes recherches et d'y accompagner les étudiants.

L'ingénieur espagnol Ildefonso Cerdá est entré dans mon horizon en 2012. Je cherchais à l'époque à m'engager dans un travail de thèse, qui me permette de mobiliser les connaissances que j'avais acquises pendant mon cursus universitaire, à la fois en philosophie et histoire des idées, et en langue et civilisation espagnoles. Parallèlement, je participais, en tant que fonctionnaire, au projet de requalification de la friche industrielle des Capucins porté par la métropole brestoise. Cerdá était espagnol ; il se décrivait comme philosophe ; il est considéré enfin comme l'un des pères fondateurs de l'urbanisme. Il n'en fallait pas plus pour exciter ma curiosité : comme beaucoup, je connaissais Cerdá comme concepteur du plan d'extension de la ville de Barcelone au XIXe siècle, j'imaginai (à tort) qu'il était l'inventeur du terme « urbanisme », mais je découvris qu'il était aussi l'auteur d'importants développements théoriques restés assez confidentiels jusqu'alors. Sous quel angle fallait-il donc l'aborder ?

Au démarrage de mes travaux, il y a un paradoxe, ou tout au moins une incohérence. Cerdá ouvre sa *Théorie générale de l'urbanisation* par une petite épigraphe qui dit ceci -

« Ruralisez l'urbain ; urbanisez le rural... ». Cette petite phrase donne le ton à l'ouvrage tout entier, puisqu'il s'agit *a priori*, de penser conjointement ville et campagne, voire d'en gommer les différences. Or, le quartier de Barcelone dessiné par Cerdá, l'Eixample qui se déploie autour de la vieille ville, frappe par sa minéralité : hormis les voies plantées d'arbres, peu de verdure, peu de nature et encore moins de zones « rurales ». Comment fallait-il donc comprendre cette exhortation à ruraliser la ville et à urbaniser la campagne ? La configuration donnée à l'extension de Barcelone y répondait-elle véritablement ?

Si la littérature en langue française ou anglaise concernant l'œuvre d'Ildefonso Cerdá s'avère assez pauvre, il n'en est pas de même de l'autre côté des Pyrénées. Depuis le centenaire du plan d'extension de la ville, célébré en 1959, plusieurs études critiques, biographies, expositions ont vu le jour en même temps que furent réédités, en 1971 puis en 1991, les textes principaux de Cerdá. Le point d'orgue eut lieu en 2009, lors du cent-cinquantième anniversaire du Plan Cerdá avec l'organisation par la ville de Barcelone de plusieurs événements visant à redonner à l'Ingénieur catalan une place, sinon dans l'histoire de l'urbanisme, du moins dans la conscience des Barcelonais. Bien que les gisements documentaires soient aujourd'hui relativement abondants, force est toutefois de constater la rareté des études portant sur la partie théorique de l'œuvre de Cerdá, l'essentiel de la production académique ayant pris pour objet sa principale réalisation urbanistique, à savoir l'extension de Barcelone enclenchée à partir de 1859. Une des raisons de ce désintérêt relatif tient sans doute à l'excessive prolixité de Cerdá : il est l'auteur de plusieurs milliers de pages – dont on peine à croire qu'elles soient l'œuvre d'un seul homme ni d'une seule vie – écrites de surcroît en une langue particulièrement ardue, difficilement compréhensible, y compris pour un Espagnol. L'accès à Cerdá et à son œuvre fut de ce fait une source de doute, voire de découragement ; d'autant que Françoise Choay, première exégète à avoir introduit la figure de Cerdá en France, me reçut un jour dans son appartement parisien pour me dire que je perdais mon temps avec ce théoricien dont l'apport à l'histoire de l'urbanisme était, selon ses propres termes, « absolument nul ».

Encouragé par mon directeur de recherche, il me fallut passer outre ce jugement sans appel et tenter de percevoir l'originalité des apports de Cerdá dans les doctrines

urbanistiques. Afin de ne pas m'épuiser dans cette œuvre hors normes, je limitai le périmètre de mes investigations à la question de « l'urbanisation ruralisée », celle-là même qui avait déclenché ma réflexion, en essayant d'en retracer la genèse. Car ce concept d'« urbanisation ruralisée » a été largement développé dans les grandes « théories » de Cerdá : déjà présent en germe dans les deux grands traités que sont la *Théorie de la construction des villes* de 1859 et la *Théorie de la viabilité urbaine et réforme de Madrid* de 1861, il constitue le cœur des deux premiers livres de la *Théorie générale de l'urbanisation* de 1867. Il fit en outre l'objet d'un projet de *Théorie générale de la ruralisation* qui ne nous est malheureusement pas parvenu car ce livre ne fut sans doute jamais écrit. Il s'est donc agi pour moi, à partir de ce corpus volontairement circonscrit, de mettre en évidence le mouvement d'une pensée autour de la « nature urbaine », en analysant, comme l'indique le sous-titre de la thèse, le passage progressif de « l'idée urbanisatrice » à « l'urbanisation ruralisée ». Les textes de Cerdá n'ayant quasiment pas, jusqu'à présent, dépassé les frontières de l'Espagne, il me parut indispensable d'étayer mon interprétation sur une traduction intégrale des deux premiers livres de la *Théorie générale de l'urbanisation*. De même, afin de faciliter au lecteur francophone la compréhension des débats très péninsulaires sur la vie et l'œuvre de l'Ingénieur et théoricien catalan, toutes les citations auxquelles il est fait référence dans la thèse ont été traduites par mes soins.

Quelles lignes de force peut-on dégager de cette réflexion ? J'en distinguerai quatre principales.

En premier lieu, sans doute faut-il insister sur le fait que la notion de « ruralité » s'enracine dans l'expérience personnelle de Cerdá. Né le 23 décembre 1815 à Centelle, petite bourgade située entre Vic et Barcelone, Cerdá passa son enfance à la campagne dans une famille de riches propriétaires terriens ayant fait fortune dans le commerce avec les Amériques. Le mas familial, encore visible aujourd'hui, se composait d'un ensemble de bâtiments distribués autour d'une cour centrale : la nature y était omniprésente, à travers les jardins et les bois alentour. C'était un environnement isolé, mais bucolique et sécurisant : c'est là en effet que la famille venait se réfugier quand les épidémies sévissaient en ville ou quand éclataient les révoltes urbaines. Certes il arriva à l'inverse que les troubles liés aux guerres carlistes poussent les occupants du Mas Cerdá

à la fuite, mais cette demeure agricole, qui fait aussi penser à une villa de campagne, fut toujours synonyme d'autonomie et de confort dans l'esprit d'Ildefonso Cerdá. Or, la *manzana* barcelonaise, l'îlot au profil si caractéristique imaginé par Cerdá, apparaît comme la transposition urbaine de ce modèle rural. C'est une vision assurément très idéalisée de la campagne qui sous-tend cette analogie entre le *mas* et la *manzana*, car on sait qu'à l'époque, le territoire espagnol était très mal desservi, pour ne pas dire totalement enclavé : le réseau de transport y était embryonnaire ou lacunaire et les chemins très hasardeux. Par conséquent, l'un des enjeux majeurs des politiques publiques menées à l'époque fut de développer massivement les voies routières, les chemins de fer ou encore le réseau télégraphique. Chantiers auxquels Ildefonso Cerdá, en sa qualité d'Ingénieur des chaussées, des canaux et des ports fut directement associé. Cette expérience technique et opérationnelle du génie civil et des grands projets d'aménagement, en même temps que son engagement en faveur des causes ouvrière et agricole, développèrent chez lui l'idée d'urbanisation, cette fameuse « idée urbanisatrice », que nous appellerions aujourd'hui l'« aménagement du territoire ». Bien sûr, on ne saurait résumer la pensée ou l'œuvre d'un homme à sa biographie, mais à l'évidence l'expérience rurale de Cerdá, en tant qu'habitant de la campagne, en tant qu'ingénieur et en tant qu'homme politique, fut déterminante dans sa manière de penser le phénomène urbain.

Le deuxième élément saillant sur lequel j'aimerais m'arrêter quelques instants concerne l'approche « globale » de l'urbanisme, que propose Ildefonso Cerdá. Urbanisation et ruralisation sont les deux facettes d'un même processus, qu'il appelle à la fin de sa vie la « colonisation », et dont on trouve l'expression la plus aboutie dans la lettre qu'il envoie au Marquis de Corvera le 5 mai 1875. Cette « colonisation du territoire », qui fait bien sûr écho aussi bien à la *conquista* du continent sud-américain qu'à la conquête du *far-west* par les pionniers nord-américains, devait à ses yeux s'opérer à l'échelle de la Péninsule ibérique, voire à celle de la planète tout entière comme le suggère la deuxième partie de l'épigraphe citée tout à l'heure : « Ruralisez l'urbain, urbanisez le rural... *Replete terram* ». *Replete terram* : remplissez la terre. En s'appuyant sur ce verset biblique, Cerdá ouvre donc la voie à une urbanisation illimitée, où espaces ruraux et urbains en viendraient à se confondre tout à fait. Un tel rapprochement devient possible dès lors que ville et campagne sont conçues comme des espaces homogènes, obéissant

aux mêmes propriétés fondamentales. C'est ici qu'intervient la notion essentielle de « voirie » ou « viabilité universelle », concept clé à partir duquel s'opère la liaison entre espaces ruraux et espaces urbains. Ce qui est premier en effet, c'est la circulation : penser l'urbanisation, c'est d'abord et avant tout définir une trame, dissociée du bâti, mais inscrite dans un réseau hiérarchisé de communications appartenant elles-mêmes à ce que Cerdá appelle le « système de viabilité universelle ». L'espace est alors compris comme un tissu de relations destinées à assurer le mouvement des hommes, et la ville elle-même devient synonyme de mouvement. C'est cette prise de conscience assez soudaine de la mobilité du monde contemporain qui conduisit Cerdá, en 1849, à renoncer à sa carrière de haut-fonctionnaire pour consacrer tous ses efforts et toute son existence à « l'idée urbanisatrice », véritable obsession qui prit corps à travers ses traités théoriques visant à fonder une nouvelle « science », la « science urbanisatrice » selon ses propres mots, et qui n'est autre que la planification ou programmation urbaine.

Le troisième axe qui s'est dessiné au fil de cette thèse correspond au modèle territorial introduit par Cerdá, sous le nom d'« urbanisation ruralisée ». Bien sûr, il s'agissait, dans la mouvance des hygiénistes, de systématiser la nature en ville, par le biais d'un ensemble hiérarchisé de bois, de parcs, de squares et de jardins. Ainsi, dans le projet d'extension de Barcelone de 1859, seule une partie de l'emprise des îlots devait être bâtie, le reste de la surface devant accueillir des espaces verts. On sait ce qu'il en advint : la spéculation immobilière eut raison de cet objectif et les *manzanas* furent, dans leur grande majorité, intégralement construites. « L'urbanisation ruralisée » ne saurait toutefois se réduire à l'introduction du végétal dans l'aménagement urbain : c'est aussi l'absence de limites, qui la caractérise, à l'instar des cités antiques de Babylone, Ninive, Palmyre ou Rome, qui s'étaient étalées sur des surfaces considérables, à l'opposé de Barcelone qui, jusqu'en 1854, vivait étreinte derrière d'épaisses murailles dont Cerdá, comme tant d'autres, appelait de ses vœux la destruction pour qu'enfin la ville puisse s'étendre dans la plaine. D'après les statistiques établies par Cerdá lui-même à partir d'une analyse de la condition ouvrière entre 1854 et 1856, on sait que la densité de population y était l'une des plus importantes d'Europe, que le taux de mortalité, notamment infantile, y était très élevé et que le développement massif de l'industrie y rendait bien souvent l'air irrespirable. L'urbanisation ruralisée constitue le contre-point exact de cette ville

étouffante, recroquevillée sur elle-même, aux rues sinueuses et étroites et aux immeubles surélevés : cette nouvelle urbanisation, destinée à améliorer le bien-être et la santé publique en favorisant l'étalement et la dispersion de l'habitat, devra, aux yeux de son concepteur, reposer sur des principes de fluidité, d'équité et de justice. Fluidité de la circulation grâce à des voies extrêmement larges (20 mètres pour le réseau secondaire, 50 mètres pour les grands axes) ; équité dans la distribution des habitations, des équipements et des services publics ; justice sociale liée à l'homogénéité de ce territoire et à l'absence de quartiers socialement différenciés. Cette nouvelle ville, qui n'a ni centre, ni périphérie, reposerait par conséquent sur un plan hippodaméen, c'est-à-dire sur un tracé orthogonal qui serait la traduction spatiale de l'idéal d'égalité, auquel Cerdá fut, en tant que libéral progressiste, profondément attaché. Dans les dernières années de sa vie, alors qu'il occupe la fonction de Président de la députation provinciale de Barcelone, il va même jusqu'à introduire l'idée d'une « loi d'irradiation » qui procédait à un redécoupage des juridictions et à une mise en réseau des différents foyers de peuplement, comme s'il s'agissait de poursuivre, de manière raisonnée et géométrique, la « ruralisation » du territoire initiée par le projet d'extension de Barcelone.

Le quatrième aspect sur lequel il convient à mon sens de revenir concerne la traduction de l'œuvre de Cerdá. Les textes proposés en annexe constituent une partie infime du travail qui reste à mener avant que l'on ne dispose enfin d'un corpus vraiment représentatif de la pensée de Cerdá. Toutefois, la traduction intégrale en français des deux premiers livres de la *Théorie générale de l'urbanisation* proposée ici en offre un premier aperçu. Traduire, ce n'est pas simplement basculer mécaniquement d'un système linguistique à un autre comme une machine pourrait le faire : bien sûr, il faut être fidèle au texte de départ et respectueux de la langue d'arrivée, mais il s'agit d'abord et avant tout de comprendre ce que l'auteur a voulu dire et, pour paraphraser Umberto Eco, de retrouver la signification de la rose d'autrefois. A cet égard, la menace du faux-sens ou pire, du contre-sens, n'est jamais très loin, notamment lorsque l'on s'attaque à l'œuvre de Cerdá. Ce corps-à-corps avec le texte d'origine constitue à mon sens un travail de recherche à part entière : on formule des hypothèses, corroborées ou pas, on opère des choix lexicologiques ou syntaxiques, on s'écarte parfois de la lettre pour mieux en extraire l'esprit, et au final, on recherche le plus honnêtement possible le sens des mots et de la pensée.

En définitive, il me semble que l'apport de ce travail de recherche se situe à un triple niveau. Il propose tout d'abord une clé d'accès à une doctrine encore très mal connue, à travers l'analyse du couple urbanisation-ruralisation ; il aboutit en outre à une relecture possible de l'*Eixample* de Barcelone, qui, jusqu'à présent, n'avait jamais été interprété comme la mise en application de l'« urbanisation ruralisée » théorisée par son propre concepteur ; il met enfin à disposition du public francophone un texte essentiel de l'histoire des doctrines urbanistiques.

Quelques pistes complémentaires peuvent être esquissées, qui n'ont pu qu'être partiellement explorées dans le cadre de cette thèse.

Il conviendrait tout d'abord d'achever la traduction de la *Théorie générale de l'urbanisation* et d'en réaliser une édition critique, si possible bilingue, pour mettre à la disposition de la communauté scientifique un matériau susceptible d'alimenter la recherche sur l'histoire des urbanistes, des doctrines urbanistiques et de l'urbanisme. Les chercheurs anglophones disposent, depuis quelques mois, d'une traduction intégrale en anglais de ce texte majeur ; nul doute que la communauté francophone en tirerait également beaucoup de profit. Une telle entreprise, *a fortiori* si elle mobilisait plusieurs hispanistes sensibles aux questions urbaines, pourrait s'avérer très féconde. De fait, certains concepts fondamentaux, aux accents très contemporains – urbanisation, viabilité, connectivité, ruralisation bien sûr – sont développés dans ce texte, en même temps que s'y dessine l'image de la ville, de la cité ou de la métropole, que Cerdá regroupe sous le néologisme « urbe ». On y trouve donc des concepts, mais aussi un vocabulaire et une grammaire propres, qui mériteraient à eux-seuls un abécédaire tant il est vrai que leur auteur s'affranchit du sens traditionnel des mots et s'ingénie à en créer de nouveaux lorsque les limites sémantiques de sa propre langue semblent atteintes. Il y a assurément une « langue Cerdá », étroitement liée à la science nouvelle de l'urbanisation, dont il s'agissait de poser les bases. Langue qui mérite à mon sens d'être entendue et mieux comprise qu'elle ne l'est à ce jour.

La deuxième piste à explorer porte sur la réception de Cerdá, dont les travaux constituent, aux yeux de Françoise Choay, « un paradigme sans postérité », comme si son

œuvre était tombée dans l'oubli à sa mort et n'avait eu aucun impact significatif. Est-ce si sûr ? Certes, ses développements théoriques furent mis à l'index rapidement, mais le droit de l'urbanisme espagnol porte, comme nous l'avons vu, la marque de ses travaux et de ses méthodes. D'autre part, son influence, en particulier sur les projets d'extension urbaine menés dans plusieurs villes espagnoles à la fin du XIXe siècle, pourrait sans doute être mise en évidence à travers les liens qu'il entretenait avec ses confrères ingénieurs des chaussées, des canaux et des ports. Enfin, la réception de son œuvre au fil du temps pourrait être analysée à travers la perception qu'en eurent les architectes et les urbanistes. On pense bien sûr à l'autodafé de ses livres orchestré par l'architecte Lluís Domènech i Montaner au début du XXe siècle, mais encore à « l'horreur » qu'inspira son damier au poète Robert de Souza en 1913<sup>1</sup>, lequel reconnut toutefois un certain intérêt à la conception particulière des îlots de Barcelone. Le Corbusier lui-même, en 1934, livra un plan d'urbanisme de Barcelone qui constitue une relecture du plan de 1859. Aujourd'hui encore, les urbanistes barcelonais continuent de dialoguer avec les principes établis par Cerdá. Comment donc s'est opérée cette « réhabilitation » progressive et quel en fut l'impact sur les politiques urbaines menées à Barcelone ? Voilà une question à laquelle aucune réponse n'a, à ce jour, été clairement apportée.

Un troisième axe de travail concernerait les relations entre Cerdá et le modèle américain. S'il a de fait emprunté ce que j'ai appelé la « voie romaine », en s'inspirant des cités antiques pour dessiner un modèle archétypal d'urbanisation profondément lié à la « nature », n'est-il pas également l'héritier de Thomas Jefferson et de la vaste tentative, menée à l'échelle d'un continent tout entier, d'organiser l'espace et la répartition des hommes en suivant un plan orthogonal ? La démarche de Cerdá rappelle en effet celle des pionniers américains, comme on l'a vu, et mériterait d'être relue au prisme des analyses menées en particulier par Catherine Maumi sur la grille américaine et sur le « mythe de la ville-nature ». C'est donc sur ces mots adressés par Thomas Jefferson lui-même à Volney, que j'achèverai mon propos : « Prenez par exemple, un échiquier comme plan. Les carrés noirs seront les seuls bâtis, les blancs restant libres pour des espaces arborés et gazonnés. Chaque groupe de maisons sera environné par quatre squares et

---

<sup>1</sup> Robert de Souza, *Nice capitale d'hiver*, Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913.



chaque maison s'ouvrira sur l'un d'eux. L'atmosphère d'une telle ville sera celle de la campagne (...) »<sup>2</sup>.

On croirait entendre Cerdá.

Je vous remercie de votre attention.

Nicolas Tocquer, 11 décembre 2018

---

<sup>2</sup> Lettre de Thomas Jefferson au comte de Volney, 8 février 1805, in *Writings of Thomas Jefferson*, XI, p. 66.